PUBLICITÉ

Le Monde.fr

Entretien

Alain Finkielkraut : "L'esprit du roman, c'est la sagesse de l'incertitude"

LE MONDE DES LIVRES | 19.05.11 | 16h07 • Mis à jour le 27.05.11 | 07h22

Abonnez-vous 15 € / mois | 12 | Partagez | Facebook

Recommander | Envoyer | 171 personnes recommandent ça.

"Nous sommes tous des Bovary", affirmait Roland Barthes, l'un de vos maîtres. Autrement dit, nous confions tous notre vie à des phrases, notre existence est façonnée par des formes littéraires. Vous-même, quelle Bovary êtes-vous ?

PUBLICITÉ

Alain Finkielkraut : Nous sommes tous des Madame Bovary, oui, nous passons une grande partie de notre existence à nous raconter des histoires, à nous bercer d'aventures exaltantes ou glorieuses, et je n'échappe évidemment pas au lot commun. Mais je compte sur la littérature pour m'arracher à cette littérature fantasmatique. Donc, parce que je suis une Bovary comme une autre, j'ai besoin de Flaubert.

Vous vous inscrivez dans la tradition sartrienne de l'écrivain-philosophe à la française. Avant d'explorer les espaces de la philosophie, vous avez d'abord sillonné le champ littéraire. Comment êtes-vous passé d'un territoire à l'autre ?

J'ai passé l'agrégation de lettres modernes par amour de la littérature et peut-être aussi parce que la philosophie m'intimidait. Je n'aimais pas l'idée de disserter sur de grandes questions : la paix, la guerre, la mort, la justice... Cet abord direct me terrifiait, j'avais besoin de passer par des textes. Et puis, à la fin de mes études, j'ai éprouvé une sorte de frustration. C'était le grand moment de la théorie littéraire, de la critique structurale. Nous étions invités, nous autres étudiants, à traiter le texte comme un monde en soi, il nous fallait nous défaire de ce que nos nouveaux maîtres, dont Barthes justement, appelaient avec mépris "*l'illusion référentielle*". Par goût du réel, j'ai peu à peu dérivé vers la philosophie. Il y a aussi le fait qu'en vieillissant je perdais ma timidité native. La découverte de l'oeuvre de Levinas a joué un grand rôle, de même que, quelques années plus tard, celle d'Arendt. Ainsi, je suis peu à peu revenu à la littérature, fort de cette conviction que l'on doit traiter les romanciers comme on traite les philosophes, c'est-à- dire comme des éclaireurs.

Depuis le geste fondateur de Platon, qui a expulsé les poètes de la cité et renvoyé les formes littéraires du côté de l'illusion, les rapports entre littérature et philosophie ont souvent été placés sous le signe du malentendu. Où en est-on aujourd'hui ?

Platon avait voulu émanciper le discours (*logos*) du récit (*mythos*). Cette opposition est fondatrice de la philosophie. Mais la philosophie elle-même y a mis fin quand elle est devenue philosophie de l'histoire. En investissant le devenir historique, la philosophie a pris un tournant romanesque et même mélodramatique. A partir du moment où l'on dit que l'histoire de toute société jusqu'à ce jour est l'histoire de la lutte des classes, deux grandes figures surgissent, deux abstractions sentimentales : l'oppresseur et l'opprimé. On retrouve cette dimension mélodramatique dans le livre d'Alain Badiou, *Le Siècle*. Il écrit : "*Il y a un antagonisme central, deux subjectivités organisées à l'échelle planétaire dans un combat mortel, le Siècle en est la scène.*" Je ne suis pas sûr que l'idéologie contemporaine soit sortie de cette simplification. La littérature, elle, fait valoir la pluralité humaine. Elle nous rappelle que le deux, contrairement à ce que dit Badiou, n'est pas le chiffre du réel. Nous ne sommes pas que deux.

Pour penser les désastres du XXe siècle, vous mobilisez à part égale des philosophes (Hannah Arendt ou Jan Patocka) et des écrivains (Thomas Mann ou Vassili Grossman). Quelle aura été la leçon spécifique de la littérature pour ceux qui tentent de penser le phénomène totalitaire ?

Pour moi, ce n'est pas Soljenitsyne qui a joué un rôle fondamental. Le prophète qu'il était devenu m'a longtemps dissimulé le romancier, et je n'ai découvert ce dernier que tout récemment, quand j'étais malade, en lisant *Le Pavillon des cancéreux* puis *Le Premier Cercle*, deux livres prodigieux. Mais dans les années 1960/70, l'écrivain majeur, ce fut Kundera. D'abord avec *La Plaisanterie* que j'ai lu en 1968, sans pouvoir à l'époque me dégager du gauchisme, mais prenant acte de la réalité communiste. Et puis je me souviens de cette préface à *Miracle en Bohême*, de Josef Skvorecky, où Kundera faisait une comparaison entre Mai 68 et le Printemps de Prague, entre l'explosion de lyrisme révolutionnaire, dans un cas, et la "*révolte populaire des modérés*", dans l'autre. Depuis lors, j'ai essayé d'explorer ce concept de "modération" auquel la politique nous avait habitués à donner une définition très pauvre : la modération, c'est le centrisme, le centrisme ce sont les compromis, voire les compromissions. Or la modération nous renvoie à tout autre chose, et là on retrouve la littérature, l'esprit du roman, c'est-à-dire la sagesse de l'incertitude, la distance à soi, l'ironie comme auto-ironie. Après Kundera, sur ce terrain-là, j'ai relu Camus. Le démocrate est modeste, il sait qu'il ne sait pas tout et qu'il a besoin des autres pour enrichir sa pensée, fût-ce en la réfutant. Tout d'un coup s'impose cette notion de modestie, de finitude, qui est essentielle parce que, dans la tentation totalitaire, il y a l'idée non seulement d'un savoir absolu, mais aussi d'une identification avec le Bien. Ici, un autre nom me vient pour compléter cette pléiade : Paul-Louis Landsberg. En 1937, ce philosophe aujourd'hui oublié définissait l'engagement comme la décision pour une cause imparfaite. Voilà : ne pas tirer prétexte de l'incertitude pour se désengager mais en même temps préserver, par la conscience de l'imperfection, la fidélité à la cause que l'on défend de tout fanatisme.

Vous avez beau affirmer que la littérature est gardienne de la nuance, quand vous intervenez dans le débat public, vous ne faites pas toujours dans la nuance... Comment expliquez-vous vos propres outrances, vos infidélités à l'égard de la littérature ?

L'indignation est une muse dangereuse, elle peut dicter des phrases simplistes et violentes. Je ne suis certes pas immunisé contre cette tentation. Voilà pourquoi je ne fais aucune confiance à ma spontanéité : je prépare chaque intervention radiophonique ou télévisée comme un grand oral et je demande à relire tous mes entretiens dans les journaux. C'est pour une interview non relue que j'ai été l'objet, en novembre 2005, d'un lynchage médiatique dont les effets se feront sentir longtemps encore. Mes idées ne me viennent pas immédiatement à l'idée : il me faut du temps, des tâtonnements et des ratures. Mais la nuance ne doit pas non plus devenir un slogan. Il peut arriver que la situation historique soit manichéenne. Il y a aussi des scandales. On ne peut pas vivre toujours sur le modèle du scandale et de l'affaire Dreyfus, mais enfin, l'affaire Dreyfus a existé !

"En France, depuis Villon, le salut pour les vauriens c'est la littérature, et une grande oeuvre rachète tous les crimes", écriviez-vous en 1980 dans Le Juif imaginaire (Seuil). Ces lignes permettent-elles d'éclairer ce qui demeure un mystère pour beaucoup de vos lecteurs, à savoir votre fidélité envers l'écrivain Renaud Camus ?

Je ne pense pas que l'ignominie puisse être rachetée par un beau style. Je n'ai aucune fidélité à l'égard de quelqu'un comme Brasillach. Pour moi, la littérature ce n'est pas le style, ou du moins le style importe-t-il d'abord comme dévoilement du monde. Renaud Camus n'a commis aucun crime et dans *Du sens* (POL, 2002), il a fait minutieusement justice des accusations proférées contre lui. Mais ses ennemis n'ont pas désarmé. Ils ne se sont pas même donné la peine de lire ce livre. Peu leur importe la vérité. Peu leur importe les oeuvres. Ce qu'ils veulent, c'est pouvoir se mobiliser encore et toujours contre la "Bête immonde". Je suis redevable, en autres choses, à Renaud Camus, de cette magnifique définition : "*La littérature, c'est le reste des opérations comptables du réel.*" J'aimerais que ceux qui sont idéologiquement hostiles à Renaud Camus reconnaissent au moins sa valeur d'écrivain. Je vous le dis, si cela ne se fait pas, c'est parce qu'en France l'amour de la littérature s'est perdu.

A nouveau, vous perdez de vue la nuance... Pensez-vous vraiment que l'amour de la littérature est mort en France ? N'y a-t-il pas des écrivains français contemporains qui sont porteurs de cette gratitude à l'égard des morts, de cet "art d'hériter" qui sont pour vous au coeur de toute littérature digne de ce nom ?

Nous sommes entrés dans l'âge de la post-littérature. Il suffit d'écouter parler les nouvelles élites médiatiques, politiques et culturelles pour s'en convaincre. Pour autant, je n'en conclurai pas qu'il n'y a plus d'écrivains dans la France d'aujourd'hui. Je m'efforce de ne pas les manquer. Et si je m'en ai pas la tentation spontanée, ma femme, très grande lectrice, m'y aide. J'ai lu avec admiration Emmanuel Carrère, Pierre Michon, Michel Houellebecq, Yasmina Reza. Et aussi Annie Ernaux, dont l'entreprise me passionne, même si politiquement nous sommes sans doute très éloignés l'un de l'autre. Et puis il m'arrive d'être pris à contre-pied : je suis, pour des raisons de fond, hostile à l'autofiction, mais j'ai rendu les armes devant l'oeuvre de Camille Laurens, et notamment *Romance nerveuse*, son dernier livre. Cette liste personnelle n'est certes pas exhaustive. Et ces auteurs très différents les uns des autres sont tous des lecteurs qui écrivent sous la surveillance de leurs aînés. La littérature qui les précède fonctionne à la fois comme stimulation et comme inhibition. Et en cela, oui, ce sont des héritiers.

S'en remettre à la littérature, c'est aussi confier son existence à quelques phrases. Quelle est la phrase qui rayonne le plus dans votre vie ?

Je me récite souvent ces vers de La Fontaine dans l'espoir fragile de pouvoir en être digne :

"*J'aime le jeu, l'amour, les livres, (la musique, La ville et la campagne, enfin (tout ; il n'est rien Qui ne me soit souverain bien, Jusqu'au sombre plaisir d'un (coeur mélancolique.*"

Propos recueillis par Jean Birnbaum

Dans ses livres

Dans ses livres, Alain Finkielkraut mobilise sans cesse des écrivains comme Kundera, Grossman, Dostoïevski ou Camus. Pour lui, la littérature représente bien sûr un moyen d'élucider le réel, d'éclairer l'existence. Mais, ce qui est en jeu ici, sous sa plume, c'est aussi un certain art d'hériter, une manière de recueillir le passé pour en prendre soin et l'enseigner. C'est enfin la nécessité de "*vivre selon la nuance*"; selon une formule de Roland Barthes à laquelle Finkielkraut tient particulièrement. A ses yeux, qui veut penser le monde dans toute son ambiguïté doit d'abord fuir les déclamations abstraites, les enchantements de la théorie, et s'en remettre à la vérité du roman. Sur la littérature, il a notamment publié *Un coeur intelligent* (Stock/Flammarion, 2009).

Dans la rubrique Livres

Le panurgisme des médias

Les années "Apostrophes" écornées

"On peut comprendre sans excuser"

Faut-il vraiment regarder les enfants morts-nés ?

ÉDITION ABONNÉS

Prenez la parole sur Le Monde.fr : blogs, réactions, chroniques vous sont réservés

Profitez de toute l'offre numérique du *Monde*, à partir de 15 €/mois seulement

PUBLICITÉ

experteer | Managers & Dirigeants
Milliers d'offres à partir de 60 000 €.
Accès direct aux chasseurs de têtes

Votre annonce ici

Parmi vos réactions

palladio

Aucun défenseur de Fink n'a jamais réussi à signaler une seule idée intéressante de ce penseur. Fink n'est qu'un pseudo-intellectuel propageant des idées ultra-réactionnaires. Fink cache le vide de sa pensée derrière un bavardage insignifiant. Mais en fait, le vrai but de Fink est de polémiquer, il raconte donc n'importe quoi et ensuite, à la moindre critique, il se pose en "victime". Puisqu'il n'a rien à dire de sensé, qu'il se contente de bavarder sur la littérature romanesque.

Réagissez | Découvrez les 12 réactions

Livres

Marc Levy | L'étrange voyage de Monsieur Daldry
Marc Levy - Robert Laffont
19.95€ au lieu de 21.00€
acheter

L'armée furieuse
Fred Vargas - Viviane hamy
18.53€ 19.50€

Julia et Roem
Enki Bilal - Casterman
17.10€ 18.00€

avec

Les plus envoyés

Depuis : 24 heures | 2 jours

1. Pierre Rabhi : "Vivre sobrement, c'est une forme de libération"

2. Pierre Rabhi : "Vivre sobrement, c'est une forme de libération"

3. Les aspects psychologiques de l'inculpation pour agression sexuelle et tentative de viol

4. DSK : comment un "winner" devient-il un "loser" ?

5. "Séducteur" ou "violeur" ?

PUBLICITÉ

Sarah, 31 ans, célibataire
Et exigeante ! Comme elle, rejoignez Attractive World, le leader de la rencontre haut de gamme.
» Cliquez ici

0€ d'impôt pendant 9 ans!
Derniers instants pour ne plus payer d'impôts pendant 9 à 15 ans! Simulation GRATUITE !
» Cliquez ici

Isolez votre habitation
Profitez du printemps pour changer vos fenêtres ! Demandez 5 devis comparatifs.
» Cliquez ici

Billets d'avion LOW COST
Toutes les compagnies low cost en une seule recherche: trouvez le meilleur prix pour vos vols
» Cliquez ici

Ligatus

Sélection Shopping

MODE | DÉCO | HIGH-TECH | PROMOS

Robe busti... La Redoute 14.99€ -50%
Robe en ma... La Redoute 8.0€ -50%
Wellbox - s... WELLBOX 790.0€ -50%

Toute notre offre produits

avec pure shopping

Les blogs

FORTES TÊTES
Novak Djokovic parle de soutien

GUERRE OU PAIX
Le G8, Israël et la Palestine (zzzzzzzzzzzzzzzz) 21

PEUT MIEUX FAIRE
Jean-Jaurès à St-Ouen : chronique d'un...

Voir tous les blogs

PUBLICITÉ

Supplément Partenaire

Découvrez les bons plans de New York et Washington
et participez au jeu concours Openskies. A gagner: 4 A/R Paris /NY-Paris /Washington

Solutions aux entreprises
Retrouvez des solutions de communications innovantes avec SFR Business Team